

Les langues africaines et l'égyptien*

JADIS aussi chimériques que la pierre philosophale pouvaient paraître à bon droit les recherches pour retrouver la langue qu'on supposait *a priori* être la mère de toutes les langues de la terre. C'est à l'hébreu que cette qualité était le plus souvent reconnue (1). » Les disciples de Cheikh Anta Diop ont une ambition plus modeste, dont on ne peut contester la légitimité de principe : faire remonter l'ensemble des langues négro-africaines et l'égyptien à un ancêtre commun.

« L'unité de l'égyptien et des langues africaines [est] un fait qu'on ne peut pas détruire par des arguments dignes de ce nom [...] », Cheikh Anta Diop nous en avait déjà prévenus (2). On pourrait ajouter : « donc, tous les arguments prouvant l'unité de l'égyptien et des langues négro-africaines sont bons ». Tel, du moins, semble être le credo de ses héritiers spirituels.

« Dès lors, quel doit être le comportement d'un Africain conscient ? Il doit se dégager de tout préjugé ethnique et acquérir une nouvelle forme de fierté : la vanité d'être Valaf, Toucouleur, Bambara, etc. doit faire place à la fierté d'être Africain, tant il est vrai que ces cloisons ethniques n'existent que par notre ignorance (3). » Nous voilà au fait. L'entreprise de Cheikh Anta Diop est avant tout une entreprise de réhabilitation idéologique. La « science » occidentale a falsifié l'histoire en coupant l'Égypte de ses racines nègres et elle a découpé l'Afrique en ethnies, dont on a majoré l'hétérogénéité à souhait. Il

faut donc prendre le contre-pied de ces thèses occidentales et démontrer l'unité du peuple africain, unité qui implique, croit-on, une unité linguistique. De l'unité linguistique, on passe à l'unité culturelle. La civilisation égyptienne est alors présentée comme la seule clé qui permette de comprendre les civilisations négro-africaines — pardon — la civilisation négro-africaine. « Tout le reste est tristement banal sans l'intervention courageuse, mais appropriée, de l'égyptologue (4). »

A partir de ces principes fondateurs, on a commencé à trouver partout des descendants des pharaons à travers l'Afrique (5). Pour en arriver là, on manipule en tous sens toponymes et ethnonymes. On manipule aussi les images : Dika Akwa n'hésite pas à rapprocher son propre portrait de celui d'un pharaon tel que son masque funéraire l'a fixé (6). Cette méthode fait quand même un peu brouillon et Th. Obenga ne juge pas Dika Akwa

* A propos du dernier livre d'Obenga Théophile, 1993, *Origine commune de l'égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine*, Paris, L'Harmattan, 1993, 402 p.

(1) M. Honnorat, *Démonstration de la parenté des langues indo-européennes et sémitiques*, Paris, Paul Geuthner, 1933, p. 16.

(2) Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Présence africaine, Paris, 1979, p. 418 (1^{re} éd. 1954).

(3) *Ibid.*, p. 504.

(4) Th. Obenga, *op. cit.*, 1993, p. 204.

(5) P. Dika Akwa nya Bonambela, *Les descendants des pharaons à travers l'Afrique*, [s.l.], Éd. Osiris-Africa, 1985, 440 p.

(6) *Ibid.*, p. 193.

digne de figurer dans sa bibliographie.

Tout cela fait penser au bon vieux temps où le Père Prat (spécialiste du mbosi, quelle coïncidence !) tronçonnait les mots bantous pour prouver qu'ils étaient du latin crypté ; c'est la fameuse théorie des langues « nitaies » — anagramme de « latines », où l'on faisait venir gaillardement le fang ou le mbété *nya* « mère » du latin *(ge)ni(trix)*, et le swahili *mama* de *ma(ter)* (7). Voici les règles qui présidaient à cette géniale étymologie : « Les langues bantoues ne prennent que les consonnes à la langue latine et leur adjoignent les voyelles qu'elles veulent. [...] A quoi se réduit, en définitive, l'extraction d'un mot d'une langue latine ? A prendre une ou plusieurs consonnes dans un mot latin et à en fabriquer un mot avec des voyelles quelconques. »

Th. Obenga n'en est plus à ce stade de manipulation grossière. Il revendique une méthode scientifique et se réclame de comparatistes de renom, comme A. Meillet et E. Benveniste.

La bibliographie

Si, par curiosité, le lecteur commence par examiner la bibliographie de son ouvrage, il a l'impression d'entrer dans un bric-à-brac d'où il paraît bien difficile d'extraire les matériaux nécessaires à l'établissement de « l'encyclopédie de la linguistique générale africaine » qu'annonce la quatrième page de couverture. Aucune bibliographie raisonnablement à jour sur les langues africaines ou sur une partie d'entre elles n'est citée.

Dans la partie intitulée « Généralités. Méthodologie », on trouve

pêle-mêle les noms de Benveniste, Bloomfield, Chomsky, Harris, Hjelmslev, Hockett, Jakobson, Martinet, Meillet, Sapir, Saussure, Troubetzkoy, Vendryes...

Dans les *Études générales sur les langues africaines*, aucune mention de la somme que constitue la série publiée aux éditions du CNRS sous la direction de J. Perrot : *Les langues dans le monde ancien et moderne*, dont un très gros volume est consacré aux langues de l'Afrique subsaharienne (1981) et un autre aux langues chamito-sémitiques (1988).

Toutes les références sur le tchadique datent d'avant 1950, réimpressions et rééditions mises à part ; cela n'est pas sérieux, quand on sait que les études sur cette famille ont fait un bond prodigieux à partir de la publication en 1966, par P. Newman, de la première version de « Comparative Chadic : Phonology and Lexicon » [*Journal of African Languages*, 5, pp. 218-251]. L'étude tchadique la plus récente citée par Th. Obenga (*Essai sur la langue uldeme*, 1987) est classée sous la rubrique des langues nilo-sahariennes ! Aucune allusion, donc, aux travaux comparatifs de P. Newman, de K. Shimizu et H. Jungraithmayr.

Pour le Benue-Congo, auquel appartient le bantou, on s'attendrait à être mieux servi, puisque c'est à ce groupe qu'appartient la langue maternelle de l'auteur (le mbosi). Déception : c'est de la même eau ; aucune mention de la bibliographie bantoue d'Y. Bastin (8) ; pour le swahili, Th. Obenga cite la énième

(7) J. Prat, *Les langues nitaies*. D'où viennent les langues préfixales dites langues bantoues ? — Elles viennent de la langue latine, Bagnères-de-Bigorre, Éd. pyrénéennes, 1941.

(8) Y. Bastin, « Bibliographie bantoue sélective, Tervuren », *Archives d'anthropologie*, 24, 1975, 56 p.

réédition des *Swahili Exercises* de E. Steere, mais pas la *Grammaire comparée des dialectes swahili* de Ch. Sacleux (1909), ni la classique *Swahili Grammar* d'E.O. Ashton, ni l'esquisse moderne de E. Polomé : *Swahili Language Handbook* (1967), toutes références bien connues à l'époque où l'auteur menait son étude ; etc. Plus scandaleux encore, le travail monumental de M. Guthrie *Comparative Bantu : an introduction to the comparative linguistics of the Bantu languages* (4 vol., 1967-1970) n'est même pas cité, ni les reconstructions d'A. Meeussen.

Pour le voltaïque, aucune mention des travaux comparatifs de G. Manessy, qui datent de 1975..., etc.

Le tableau du négro-égyptien (pp. 396-397)

On ne peut reprocher à Th. Obenga de ne pas être spécialiste de toutes les familles ou sous-familles qu'il brasse dans son ouvrage ; on peut lui reprocher, par contre, de ne pas s'en remettre aux spécialistes reconnus pour les domaines qui lui échappent. Ainsi, pour la famille tchadique, il distingue une branche occidentale, une branche kotoko, une branche batamargi [est-ce la même chose que le groupe *Mandara* cité p. 208 ? Mais on y trouve un mélange de « batamargi » et « d'oriental »], une branche orientale. Dans les trois dernières branches énumérées ci-dessus, il cite des langues que tout le monde s'accorde à classer dans une branche centrale (parfois dite « biu-mandara ») ; quant aux langues qui font réellement partie de la branche orientale, aucune d'entre elles n'est mentionnée dans le tableau [en fait, quelques vraies langues du tchadique oriental sont citées p. 351]. Le

tupuri, dont on a prouvé depuis longtemps qu'il appartient au groupe « Adamawa », est maintenu par T. Obenga dans le tchadique.

Les exclus du « négro-égyptien »

On aurait tort de croire que Th. Obenga embrasse dans son écuménisme l'ensemble des langues non européennes parlées sur le sol africain. Il exclut nommément du « négro-égyptien » le « sémitique africain », le berbère et le khoïsan. « *Aucune langue sémitique parlée aujourd'hui en Afrique n'est née en Afrique même. [...] En revanche, chacun sait que l'égyptien [...] n'est pas un parler introduit d'ailleurs en Afrique* » (p. 361). « *Sur le plan strict de la linguistique, il doit être clairement affirmé, à la suite d'analyses correctement conduites, que les parlers berbères ne sont ni sémitiques ni négro-égyptiens. C'est ainsi que le berbère constitue une famille linguistique à part, se suffisant à elle-même* » (p. 368). Les linguistes s'accordent tous à reconnaître l'unité de la famille berbère ; nouvelle porte ouverte que l'auteur enfonce. La conclusion à laquelle il arrive aussitôt après ne laisse pourtant pas de surprendre : « *Dès lors, le « chamito-sémitique » ne devrait plus encombrer la linguistique générale africaine* » (*ibid.*). L'idée que l'égyptien, le sémitique, le berbère et le couchitique puissent avoir un ancêtre commun le révolte (Th. Obenga établit une équivalence entre « chamito-sémitique » et « afroasiatique » sans se rendre compte, apparemment, que ce dernier inclut le tchadique ; il ignore entièrement tous les travaux en cours visant à la reconstruction de l'Afroasiatique). Chacun a le droit d'émettre ses hypothèses et de contester celles des

autres ; c'est la règle dans le domaine scientifique. Le vivier des langues négro-africaines est suffisamment vaste pour que, y allant à la pêche, chacun puisse en rapporter ce qui va dans le sens qu'il désire ; mais justement, cette procédure n'est pas une procédure scientifique.

L'interprétation des données

« Décider sans preuves, dans le domaine de la recherche scientifique, est une grave escroquerie intellectuelle » nous dit Th. Obenga (p. 372) ; le tout est de s'entendre sur ce qui constitue des preuves. Ce qui est certain, c'est que la volonté acharnée de vouloir justifier une thèse est généralement le chemin le moins assuré pour y parvenir. D'emblée, Th. Obenga a mis la barre très bas : « La coïncidence de trois langues non contiguës suffit [...] à garantir le caractère commun, « négro-égyptien », d'un mot. C'est-à-dire si je compare l'égyptien et le mbochi, je dois nécessairement apporter le témoignage au moins d'une autre langue, aussi bien éloignée, dans l'espace, de l'égyptien (Vallée du Nil) que du mbochi (cuvette congolaise) » (p. 259). Une aussi bonne méthodologie est référée sans vergogne à A. Meillet. Si la troisième langue retenue est le wolof, par exemple (Sénégal), on n'a comparé l'égyptien, en fait, qu'à du Niger-Congo ; il suffit donc qu'un fait linguistique attesté dans deux langues individuelles d'une seule branche du « négro-africain » soit déclaré relaté à l'égyptien pour que l'on ait la preuve que le fait en question relève bien du « négro-égyptien » commun.

Quelques exemples pris au hasard dans l'ouvrage vont nous permettre de comprendre la

méthode suivie par l'auteur. Prenons la liste où sont donnés les rapprochements lexicaux entre l'égyptien ancien, le copte et le « négro-africain ». L'auteur veut donner l'impression qu'il est encore besoin de prouver la parenté du copte avec l'égyptien ; tous les spécialistes savent depuis longtemps que le copte est la dernière manifestation historique d'une langue appartenant à l'égyptien ; il prend place après l'ancien égyptien, le moyen égyptien, le néo-égyptien et le démotique. Il s'en différencie par l'usage de l'alphabet grec, complété par quelques signes, ainsi que par l'emprunt massif de mots grecs ; il a fait son apparition dans les premiers siècles de notre ère. Pages 323-324, Th. Obenga cite l'égyptien *fdw* « quatre » qu'il rapproche de 42 termes « négro-africains » apparentés. Il conclut triomphalement : « C'est exactement le même lexème, depuis le vieil égyptien jusqu'aux langues négro-africaines modernes : aucun hiatus sur plus de 5 000 ans. » Au lieu de ces 42 termes, il aurait pu tout aussi bien en citer 150, nombre approximatif des langues tchadiques contemporaines. En effet, ce qu'il a omis de dire, c'est que ses quarante-deux attestations valent pour une seule, toutes étant tirées exclusivement de la famille tchadique. Pour que sa démonstration ait quelque valeur probante, il aurait fallu que *fdw* égyptien ait des correspondants non seulement en proto-tchadique, mais aussi en proto-nilo-saharien, en proto-couchitique et en proto-niger-congo. Ce qui n'est pas le cas.

Page 203, Th. Obenga examine les mots négro-africains qu'il estime apparentés à l'égyptien *sem* (*sm3*) « prêtre » ; après avoir cité quelques langues bantoues et le bambara, il passe à kanuri *same* « ciel », hawsa

sama « ciel », sénoufo *sama* « bon », songhai *sama* « être beau » et *samaa* « conserver la santé, épargner la mort » ; bambara *sama* « offrir un cadeau, faire présent ». Remarquons dès l'abord la vastitude du champ sémantique concerné ! Par quel tour de passe-passe peut-on faire tenir ensemble tout cela ? « Le prêtre *sem* (*sm3, sema*), vêtu d'une peau de léopard lors de ses fonctions rituelles, sacerdotales, devait rendre le dieu habillé *beau* et fort, *conserver ainsi sa santé* ; les présents ne manquaient pas : étoffes, huiles, parfums, onguents, etc. Ainsi habillé, honoré, purifié, le dieu devait garder l'ordre cosmique, l'ordre *céleste*. » Tout cela est bien beau, et correspond sûrement à quelque chose dans la religion égyptienne, mais il y a un *hic*. Le kanuri et la hawsa *sama* sont des emprunts avérés à l'arabe *sama* « ciel » [remarquons que la source utilisée par Obenga (J. Lukas) indique expressément l'emprunt, et que le mot kanuri véritable est *sami*] ; le sénoufo et le songhai *sama* viennent aussi de l'arabe *samha* « beau, bon ». Chassez le sémitique, il revient au galop ! Pour ce qui est du songhai « conserver la santé, épargner la mort », il existe bien en cette langue, comme en cent autres, une formule de salutation (*Irkoy ma bani samba mané*) (9) qui signifie « Que Dieu t'envoie la santé ! », mais le verbe qui y est employé (*samba*) signifie seulement « envoyer », et pas « envoyer la santé ». Quant au bambara *sama* « offrir un cadeau » d'après Th. Obenga, il a pour premier sens « envoyer un cadeau à quelqu'un » (10) ; broutille, me direz-vous, à l'aune des êres pharaoniques !

Pages 291-292, Th. Obenga rapproche l'égyptien *mw* « eau » de

mots « négro-africains » d'origines diverses ; par exemple de lingala *may*, kuba *maash*, kikongo *maza*... En fait, le *ma-* par quoi commencent ces trois derniers mots est un préfixe de classe bien connu de tous les bantouistes ; P. de Wolf donne **-izi* comme reconstruction possible pour « eau » en proto-Benue-Congo ; on est alors bien loin de l'égyptien (11).

Conclusion

« Pour sortir la linguistique générale africaine des redites et impasses actuelles de même que de son statut mineur séculaire — celui des descriptions-standard sans fin et sans projet linguistique précis, puisque la comparaison est constamment évitée, écartée ou ignorée —, il faut nécessairement prendre en compte la langue égyptienne, pharaonique ou copte [...] » (p. 374). La ligne de conduite du linguiste est maintenant fixée : foin des descriptions de langues ; que chacun essaie de rechercher les relations qui ne peuvent manquer d'exister entre les langues « négro-africaines » et l'égyptien, afin de bâtir le « négro-égyptien ». A coup sûr, cela est en bonne voie.

Le problème d'une plus grande proximité de l'égyptien avec les langues négro-africaines qu'avec le berbère et le sémitique reste entier. Même si cette hypothèse peut paraître tout à fait raisonnable et plus que digne d'intérêt, la méthodolo-

(9) A. Prost, *La langue sonay et ses dialectes*, Dakar, IFAN, 1956, p. 510.

(10) Ch. Bailleul, *Petit dictionnaire bambara-français, français-bambara*, [s.l.], Avebury Publishing Company, 1981, p. 177.

(11) P. de Wolf, *The Noun Class System of Proto-Benue-Congo*, La Haye, Paris, Mouton, 1971, p. 58.

gie mise en œuvre ici, malgré l'excellente présentation matérielle de l'ouvrage, ne nous semble pas appropriée à l'objectif recherché, ni recommandable à qui que ce soit. Souhaitons que de véritables lin-

guistes comparatistes s'attellent réellement au sujet, dont chacun devine bien les multiples implications historiques.

Henry Tourneux